

Extrait n°1

(Le narrateur avait six ans)

Le matin, je me rendis au Msid selon mon habitude. Le fqih avait son regard de tous les mardis. Ses yeux n'étaient perméables à aucune pitié. Je décrochai ma planchette et me mis à ânonner les deux ou trois versets qui y étaient écrits. À six ans, j'avais déjà conscience de l'hostilité du monde et de ma fragilité. Je connaissais la peur, je connaissais la souffrance de la chair au contact de la baguette de cognassier. Mon petit corps tremblait dans ses vêtements trop minces. J'appréhendais déjà le soir consacré aux révisions. Je devais, selon la coutume, réciter les quelques chapitres du Coran que j'avais appris depuis mon entrée à l'école.

Ahmed Séfrioui, *La Boîte à merveilles*, 1954.

Extrait n°2

(Le narrateur avait quatre ans)

L'école en question est tout simplement une boutique en général sombre, à sol de terre battue et recouvert de nattes. Des enfants de quatre à douze ans, parfois même des adolescents, sont assis là en tailleur, toute la journée, avec leur planche sur les genoux, nasillant, ânonnant, serrant le poing à chaque défaut de mémoire. Ce brouhaha se teinte parfois de souffrance, de faim, de larmes silencieuses et de résignations.

La terre est humide et ces enfants ont froid au derrière. Il faut pourtant ne rien dire, apprendre. Les punitions guettent [...] Pendant que la planche sèche, les élèves vont tour à tour réciter la leçon apprise la veille et qu'ils ont révisée avant de la laver.

Driss Chraïbi, *Le Passé simple*, 1954.

Extrait n°3

(Le passage est situé après le récit de la circoncision)

J'avais fréquenté l'école coranique pendant un certain temps. On me demanda de m'exercer à la calligraphie, parce qu'elle mène, nous répétait le fqih, droit au paradis. Pour écrire sur la planche en bois, il fallait tailler un roseau fin, le tremper dans une écritoire profonde, et recomposer patiemment les paraboles coraniques jusqu'à la vision chantante [...]

Le fqih, patriarche très proche du bon Dieu par sa barbe et son autorité, nous enseigna quelques procédés mnémotechniques. Ma mémoire s'épanouit vaguement, puis elle devint vite une pomme gâtée. Très tôt, je connus l'acte manqué, la perception d'un double langage. Mon temps à crier n'importe quoi, pendant de longues heures, assommé par le bruit, sous le regard méprisant du patriarche. Journées d'un temps linéaire, réduites à un espace limité où le cercle des enfants prisonniers de leurs corps se refermait autour d'une divinité sadique.

Abdelkébir Khatibi, *La Mémoire tatouée*, 1971.

Extrait n°1

(Le narrateur avait six ans)

Le matin, je me rendis au Msid selon mon habitude. Le fqih avait son regard de tous les mardis. Ses yeux n'étaient perméables à aucune pitié. Je décrochai ma planchette et me mis à ânonner les deux ou trois versets qui y étaient écrits. À six ans, j'avais déjà conscience de l'hostilité du monde et de ma fragilité. Je connaissais la peur, je connaissais la souffrance de la chair au contact de la baguette de cognassier. Mon petit corps tremblait dans ses vêtements trop minces. J'appréhendais déjà le soir consacré aux révisions. Je devais, selon la coutume, réciter les quelques chapitres du Coran que j'avais appris depuis mon entrée à l'école.

Ahmed Séfrioui, *La Boîte à merveilles*, 1954.

Extrait n°2

(Le narrateur avait quatre ans)

L'école en question est tout simplement une boutique en général sombre, à sol de terre battue et recouvert de nattes. Des enfants de quatre à douze ans, parfois même des adolescents, sont assis là en tailleur, toute la journée, avec leur planche sur les genoux, nasillant, ânonnant, serrant le poing à chaque défaut de mémoire. Ce brouhaha se teinte parfois de souffrance, de faim, de larmes silencieuses et de résignations.

La terre est humide et ces enfants ont froid au derrière. Il faut pourtant ne rien dire, apprendre. Les punitions guettent [...] Pendant que la planche sèche, les élèves vont tour à tour réciter la leçon apprise la veille et qu'ils ont révisée avant de la laver.

Driss Chraïbi, *Le Passé simple*, 1954.

Extrait n°3

(Le passage est situé après le récit de la circoncision)

J'avais fréquenté l'école coranique pendant un certain temps. On me demanda de m'exercer à la calligraphie, parce qu'elle mène, nous répétait le fqih, droit au paradis. Pour écrire sur la planche en bois, il fallait tailler un roseau fin, le tremper dans une écritoire profonde, et recomposer patiemment les paraboles coraniques jusqu'à la vision chantante [...]

Le fqih, patriarche très proche du bon Dieu par sa barbe et son autorité, nous enseigna quelques procédés mnémotechniques. Ma mémoire s'épanouit vaguement, puis elle devint vite une pomme gâtée. Très tôt, je connus l'acte manqué, la perception d'un double langage. Mon temps à crier n'importe quoi, pendant de longues heures, assommé par le bruit, sous le regard méprisant du patriarche. Journées d'un temps linéaire, réduites à un espace limité où le cercle des enfants prisonniers de leurs corps se refermait autour d'une divinité sadique.

Abdelkébir Khatibi, *La Mémoire tatouée*, 1971.